

Sur deux livres de marbre rose

"L'existence du prolétariat est imaginaire."
Drieu La Rochelle, *Mercure de la France* (1932).

Vers cinq heures, nous prenions le thé sur la pelouse, du côté de la porte du salon.

On pourrait se borner à cette phrase du livre de Drieu La Rochelle (*Drôle de voyage*) dont c'est le début, pour faire la critique de cet ouvrage paru en 1933. Que nous importe que le héros du livre, qui a eu des malheurs sentimentaux deux ans plus tôt, épouse ou n'épouse pas cette jeune anglaise dont le lord de père a une propriété à Grenade, et de laquelle il n'est pas amoureux, mais dont l'argent l'excite ? Mais le héros du livre, malgré la niaiserie de petits travestissements, c'est l'auteur. Et à travers l'auteur, ce qui nous retient, c'est ce méprisable, ce misérable état des intellectuels domestiqués par l'argent, qui sont les chiens de ce monde industriel et aristocratique où on nous promène, des Landes à Grenade par Paris. Voyons donc M. Drieu La Rochelle, tel qu'il se plaît lui-même à se décrire. M. Drieu comme produit de la dernière période de l'impérialisme en France, dans la société du capital international où il a une confortable mansarde, et "*deux cents mille francs auxquels (il) ne touche jamais*" parce qu'il "*les garde pour (ses) quarante-cinq ans, quand (il) ne plaira plus aux femmes*". (*Drôle de voyage*, page 30).

Ce qui est caractéristique en Drieu tel qu'il se décrit, c'est qu'il ne redoute pas un instant de plaire, et au fait il n'a pas besoin d'autre chose pour vivre, même pas de ces petites nostalgies qu'il se paye par-ci par-là. Au reste tout s'arrange très bien dans ce monde où M. Drieu, pour paravent, a, paraît-il, une petite place au Quai d'Orsay à l'ombre d'un protecteur puissant (page 51). Quand il a envie de faire un voyage en Espagne, il a toujours des amis qui se cotisent pour lui offrir cinq mille francs et M. Drieu « *saute sur l'argent avec un cri vorace* » mais regrette que « *dans ces billets qu'il caressait sur son cœur, il n'y en eut pas un qui soit venu de la main des femmes* ». Et les femmes, de quel œil les regarde-t-il ? « *Cette vieille auto si grande, ce chauffeur bedonnant qui se croit évêque, ces bagages qui n'ont pas peur d'être vieux, ce collier de perle, au cou de cette belle femme mûre (coucherai-je avec elle?) pourquoi cela provoquait-il autant d'élan dans la Béraude? C'était la richesse.* » Aussitôt le cœur de Drieu « *bondit deux fois plus fort. Une brutalité se tordait en lui, un désir de rapt bien qu'il ne fût pas tout à fait pauvre et bien qu'il eût peu de besoins et au reste vécut à sa suffisance parmi des amis riches, une femme riche, c'est une proie deux fois plus brillante, deux fois plus troublante* ».

Ce portrait de M. Drieu, nous en déclinons la responsabilité, l'ayant connu il y a déjà longtemps, et nous étant fait d'un homme hésitant, mais qui semblait n'avoir pas été tout à fait impunément l'ami de Raymond Lefebvre, une idée fort différente. Mais il faut tout de même croire qu'il se connaît mieux que nous n'avons pu faire.

Au reste en 1933, l'année où M. François Mauriac est entré à l'Académie française, si plus que jamais cette espèce parasitaire d'écrivains dont M. Drieu est le type le plus distingué trouve moyen de justifier son existence avec des phrases telles que :

« Comme prête à sortir, le chapeau sur la tête, Mme deBécourt entrait avec toute son élégance, sobre, sportive — peu fardée, peu raffinée -, mais avec une coquetterie violente dans la blouse tordue sur le buste, la fourrure rejetée sur les reins. »(Page 224).

(Où se révèle une fois de plus chez Drieu l'élève attardé de Paul Adam), il ne faudrait pas croire que le roman-mondain est chez eux une forme exacerbée du fameux mal du siècle avec lequel on nous a plissé la peau du crâne. Le temps où, au lendemain de la guerre, encore mécontents d'un sort qui leur était fait dans la société anonyme des banquiers, les Drieu, les Soupault, les Delteil, cas dissemblables d'une même peur du lendemain, oscillaient encore de la gauche à la droite, et parlaient communisme quand ils ne flirtaient pas avec l'Action française, est aujourd'hui bien passé. Tous les Drieu ont choisi : ils ont leur place dans ce monde « *parmi des amis riches* », et ils tiennent surtout à ne pas la perdre. Aussi ne faudrait-il pas croire qu'oiseaux de luxe occupés de leur seul plumage et de leurs petites histoires de week-end ils restent absolument étrangers à la grande partie sociale qui se joue de leur temps, ailleurs que dans leurs livres. Non. A plusieurs reprises dans *Drôle de voyage*, le bout de l'oreille se montre.

Le problème de savoir si Drieu La Rochelle épousera une petite oie anglaise tout d'abord se pose comme suit au principal intéressé : « *Elle (la petite oie) fait partie de la Banque d'Angleterre et la Banque d'Angleterre fait partie d'elle. Elle est une grande puissance et rien ne prévaudra jamais contre la Banque d'Angleterre. Et rien non plus contre les banques hollandaise et canadienne où elle a aussi de l'argent.* » (Page 83). Voilà une de ces certitudes qui forment le fond de l'intrigue et qui éclairent joliment la proposition qu'on trouve en haut de la page 154 : « *Que serait l'amour sans l'art?* » Et suivons le couple de fiancés en promenade dans les villages près de Grenade: « *La haine étincelait dans l'ombre de ces masures possédées par lord Owen (le père de la jeune personne), une hideuse jacquerie aiguisait ses couteaux. — Vous serez un jour le propriétaire de tous ces gens-là. « Et moi j'en serai le copropriétaire » ajoutait-il in petto, avec un cynisme inquiet.* » Car voilà bien ce qu'est devenue « *l'inquiétude* » de nos romanciers : pourvu que la Banque d'Angleterre tienne, et que nos paysans ne se révoltent pas.

Que tout cela ne soit pas si stable Drieu est bien obligé d'en convenir, et le soir, après dîner au cours d'une conversation sur l'art (quand il n'a rien à dire, Drieu parle peinture, et ça lui arrive souvent depuis une quinzaine d'années), le voilà qui pérorer sur l'avenir : « *L'Europe sera unifiée par la force et le travail et toute la vie des gens sera sérieusement reprise en main. Par qui ? Je n'en sais rien. Par des gens qu'on appelle communistes ou par d'autres qui ne sont pas encore nommés. Mais ce qui m'intéresse, c'est ce que deviendront sous cette discipline les forces élémentaires des hommes. Leur intime pouvoir créateur est si dérouté aujourd'hui.* » (Page 157.) De ces gens qu'on appelle communistes l'auteur se défend bien fort d'être, et de la page 157 à la page 309 ces autres qui ne sont pas encore nommés trouvent assez simplement un nom : « *Comment voulez-vous qu'un Européen soit bolchévique ? Nous avons été beaucoup trop bien élevés par notre mère Europe. C'est nous qui avons inventé le socialisme — des Anglais, des Français et des Allemands — il fallait des Russes pour y croire. Non, même les Allemands sont beaucoup trop bien élevés pour être bolchéviques. Tout au plus sommes-nous capables d'être fascistes, c'est-à-dire de mettre un peu de démagogie dans notre conservatisme.* » Joli petit résumé de ce que peut être le fascisme français, raciste comme tout autre, avec les prétentions directrices sur une Pan-Europe, et une fois le mot lâché, on comprend, mieux peut-

être que l'auteur, ce qui est le fond véritable de ce débat psychologique qui se termine par la fuite de Drieu, qui ne veut plus épouser l'héritière, et explique au père de celle-ci (page 317) :

« Je ne veux pas me marier avec toute votre société: C'est par les mains de Béatrix — même apparemment transformée à mon imitation — qu'elle me tiendrait vraiment, bien plus que par ma fonction au Ministère. — Quelle société ? — La société fondée sur l'argent. »

Ici tout à coup Drieu, héroïque, croit rompre avec la bourgeoisie entière. Mais dans cette petite comédie intime, c'est très précisément le langage de Hitler à la grosse industrie. Ce livre finit par une pirouette, car la contradiction psychologique sur laquelle il se clôt (refus de l'argent par qui aime l'argent) ne pourrait s'expliquer que par un nouveau livre où l'on verrait Drieu préférant à s'allier à la Banque d'Angleterre jouer lui-même sa partie avec ses complices, capitalistes moindres et français, mais tout de même capables, fussent-ils juifs (car l'antisémitisme tient aussi sa place dans *Drôle de Voyage*), de commanditer un fascisme naissant. *« Ne cherche donc pas des raisons »* dit la dernière phrase du livre, et c'est ainsi que l'herbe est coupée sous le pied du psychologue.

Ce chemin de l'auteur de *Mesure de la France*, justement parce qu'il passe aujourd'hui par l'antifascisme dans « Front Commun », les événements de l'Allemagne en 1933 le précisent. Et si nous en sommes à imaginer le prochain roman de Drieu, continuant à ne pas distinguer entre ses héros et lui-même, nous ne pouvons nous étonner de lire dans *les Nouvelles Littéraires* sous la plume de ce même jeune homme un peu mûr qui aurait aimé avoir des paysans à Grenade un article qui a pour but la substitution de Nietzsche à Marx à la base de la culture et de la société de l'avenir. Liquider Marx, et à tout prix, cette difficulté à vivre parmi « *des amis riches* », voilà le grand souci de toute une catégorie d'intellectuels qu'on aime à voir se retrouver dans toutes les règles de la politesse, lorsque Drieu en passant tire son chapeau à Thierry Maulnier, de la revue « *Esprit* » et de la « *Revue française* », qui lui est argument de l'importance de Nietzsche au même titre que D.-H., Lawrence, que Mussolini et même que Lénine. Ici une angoisse prend l'auteur-héros de *Drôle de Voyage*: on peut toujours affirmer qu'en réalité, bien qu'il n'en ait rien dit, Lénine a subi davantage l'influence de Nietzsche que celle de Karl Marx. Mais si par hasard il existait un texte prouvant que Lénine n'a jamais lu Nietzsche ? Voilà qui donnerait l'air sot à M. Drieu. Aussi prend-il les devants: *« Si l'on m'assurait que Lénine n'a jamais lu une ligne du philosophe antisocialiste, je l'admettrais volontiers ; mais j'en appellerai à l'ambiance. Est-ce que les milieux sont si étanches ? Les influences sont littéralement l'air qu'on respire. Or, je remarque que Lénine a vécu dans cette Suisse où Mussolini, jeune marxiste était venu et aurait respiré un air nouveau. »* etc., et je suis très fâché de ne pouvoir citer tout l'article. Là-dessus, justice est faite de Marx même dans le cœur de Lénine, pour qui la caractéristique est sûrement d'avoir respiré un air embaumé de philosophie antisocialiste. Rien n'arrête plus M. Drieu pour déclarer que *« si Lénine avait vécu il se serait tout à fait soumis, comme tous les grands hommes d'action à la nécessité du possible. Et, sous cet angle du possible, il se serait encore plus rapproché de Mussolini — ou du moins de Cromwell (?) »*

Considérations qu'il ne faudrait pas croire lancées en l'air, et pour le plaisir de l'ancien fiancé de Miss Owen. De ces affirmations rassurantes sur l'échec du marxisme dans le monde, notre héros tire des conclusions pratiques (et pragmatiques) : *« C'est pourquoi les succès certains remportés par l'antimarxisme dans les derniers lustres en Europe centrale et sans doute secrètement en Russie —*

nous engageant à proposer cette formule : Nietzsche contre Marx, Nietzsche succédant à Marx, Nietzsche véritable prophète et inspirateur des révolutions de ces derniers lustres. »

Voici donc où nous mènent les préoccupations matrimoniales de *Drôle de Voyage* : avec l'espoir déjà pris pour une réalité, d'un travail secret de l'antimarxisme en Russie (c'est-à-dire de voir miner dans l'U.R.S.S. même la révolution par la contre-révolution), Drieu propose à la jeunesse bourgeoise préfasciste de France la pensée nietzschéenne comme une machine de guerre contre le marxisme. Il pose ainsi sa candidature à un rôle de leader dans le mouvement culturel d'un fascisme français. Voilà pourquoi il n'a pas voulu lier son sort à la Banque d'Angleterre, le chevaleresque. La partie qui s'ouvre devant lui et qu'il a choisi de jouer est bien plus belle, malgré les indiscutables escroqueries intellectuelles qu'elle suppose, et dont toute cette ordure étalée aux premières colonnes des *Nouvelles Littéraires* témoigne éloquemment, et il la jouera à la façon des Hans Einz Ewers et des Marinettis, tout en se disant avec ce charmant cynisme qui lui vaut tant de succès et tant de sujets de romans : « *Que décidément il n'était qu'un personnage de comédie.* » (*Drôle de Voyage*, page 308.)

"Mon cher Juste, décidément l'inévitable ne s'accomplit plus à La Havane — ou je ne sais plus où. Tant pis ou tant mieux ! Vous êtes, je le vois, quelqu'un de vulgaire. Vous avez voulu m'alarmer avec votre sinistre besogne. Et vous avez presque réussi. A présent rien dans cette enveloppe qu'un vague courrier en retour qui ne m'intéressait pas. Je suis, sachez-le, aussi incapable d'une action indélicate que vous de courage ou d'honneur. Malgré la réserve que je me fais une loi d'observer en toute circonstance, je dois vous dire que vous ne m'inspirez que dégoût et répulsion. Prenez garde — ceci très sérieusement — à ne jamais me reconnaître. Quelle honte de vous avoir appartenue ! - Anne LANGLE" (*Absence*, par Marc Chadourne, page 301.).

Il nous semble nécessaire de citer cette lettre qui est la meilleure page (littérairement parlant) du dernier livre de M. Marc Chadourne ; la jeune femme que ce dernier aimait, dit-il, et qu'il a laissée quelques mois pour ne pas perdre une invitation faite par un ami riche qui habite le Mexique (et là M. Chadourne a eu une aventure avec la femme de celui-ci, du moins nous le fait-il savoir) y juge assez rapidement et assez exactement M. Chadourne, auteur de *L'U.R.S.S. sans passion* (17* mille), qui vient de manquer un suicide à cause d'elle.

Comme nous ne pouvons imaginer quel serait l'intérêt d'*Absence* si ce n'était pas un livre à clef, et que nous reconnaissons à son auteur un certain genre de conscience professionnelle, nous sommes bien persuadés que cette lettre est authentiquement de la main d'une femme et non de la sienne. Le soin d'ailleurs que prend Marc Chadourne de se défendre par une longue dédicace à Joseph Kessel, grâce auquel il a pris le bateau pour le Mexique, que ce livre n'est qu'une fiction, qui ne s'est pas passée au Mexique, et qu'il avait l'intention de situer préalablement sur les bords du Yang Tsé, serait tout à fait inexplicable, si elle ne partait de quelqu'un qui, suivant Anne Langle, est incapable de courage ou d'honneur et qui recule devant les responsabilités d'un ouvrage où des gens vivants sont mis en jeu. Pour nous, nous refusons à marcher dans la combine avec M. Joseph Kessel, qui, suivant M. Chadourne « *à lui seul, rallie et symbolise les coeurs purs et les êtres vrais* ».

Sur le Yang-Tsé, M. Chadourne avait déjà eu avec son livre *Chine* le prix Gringoire, prix des lettres de dénonciation de ses compagnons de voyages en U.R.S.S., envoyées au gendre de Chiappe et directeur de l'hebdomadaire « littéraire » Gringoire. M. Kessel, célèbre pour ses bons rapports avec le Préfet de police, et frère et collaborateur du directeur de *Déetective* et de *Voilà* rallie agréablement tous ces cœurs purs et ces êtres vrais qui dédaignent de porter la pèlerine et le bâton blanc au coin des rues. Comme nous comprenons Anne Langle écrivant à l'un d'eux : « Vous ne m'inspirez que dégoût et répulsion ! » La littérature de notre époque aura été marquée d'une façon étrange de cette impuissance à inventer des hommes qui font métier d'écrire des romans. Qu'il s'agisse de Drieu La Rochelle, de Berl ou de Chadourne, la formule du livre varie peu, et les personnages encore moins. Gens d'un même monde, c'est dans ce monde qu'ils choisissent leurs fantoches qui passent du roman de l'un au roman de l'autre, avec de petites altérations misérables. C'est d'ailleurs ce côté social de ces œuvres négligeables qui en fait tout l'intérêt, car on ne pourrait prétendre que c'est ce qu'apporte un Chadourne à ses personnages qui importe (s'il décrit par exemple une mexicaine : « Quel dieu, quelles étreintes cosmiques la hantaient alors ? Se souvenant de la phrase de Forster, il apercevait en elle « le mélange de passion et d'abstraction dont est formé le génie de Mexico ». Dans ce lieu inspiré au milieu de vastes monuments géométriques, elle semblait atteindre d'instinct au sens profond de leurs symboles, à la passion abstraite qui les a créés. etc. » (Absence" page129), tout un fatras que l'exotisme ne sauve pas de la sottise pure et simple.

Oui, ce qui vaut qu'on s'arrête sur ces livres nuls, d'écrivains nuls, qui ne sont rien d'autre que ce qu'est à une firme industrielle une affiche ratée, — c'est seulement ce qu'ils ont de commun, un certain caractère de servilité et de bassesse, symptomatique de cette société, où grâce à J. Kessel, Marc Chadourne peut aller passer le temps qu'il veut dans des Mexico où se retrempe un petit talent qui s'épuisait. C'est dans ces livres qui trouveront leur place non dans les bibliothèques mais au musée des horreurs sociologiques de l'avenir, qu'on ira chercher le souvenir devenu incroyable d'une certaine espèce humaine, qui est moins celle des personnages chadourniaques, que des Chadourne eux-mêmes. On ira rechercher dans de tels livres, l'image dégoûtante et répulsive du type social aboli du romancier bourgeois de notre époque, ce ténia du luxe, ce pou de la richesse, aussi révoltant à considérer que tous les autres « désordres capitalistes », du café qu'on brûle au Brésil aux philosophes qu'on brûle à Berlin.

ARAGON.